

## Prisonnière des glaces

L'épaule Est de la Dent d'Hérens éclairée par le soleil du petit matin est un incitateur de rêves. À 4 046 mètres d'altitude, elle constitue un objectif classique de ski-alpinisme qui amène à 125 mètres seulement sous le sommet.

On vient de loin pour réaliser cette belle course, non seulement parce qu'elle dépasse les mythiques 4 000 mètres, mais aussi pour la beauté des sites traversés, la sauvagerie du glacier chahuté des Grandes Murailles, et ce spectacle magnifique depuis l'épaule vers l'Est et le Cervin, le Breithorn, Castor et Pollux, le Lyskamm, le Plateau Rosa et le glacier de Valtournenche. Tous les sommets de cette splendide partie des Alpes s'étalent devant nous. Vers l'Ouest, le regard surpasse les arêtes frontière avec la Suisse pour se diriger vers le Grand Combin... Inoubliable.

La descente offre une magnifique plongée de 1 300 mètres jusqu'au fond de la vallée de Valpelline, puis de 800 mètres encore jusqu'au refuge Prarayer qui surplombe le lac artificiel de Place Moulin et ses eaux gelées. Un rêve à portée des skis.

Brigitte Djajasmita, dès que son ami guide Jean-Pierre Bernard lui a parlé de cette course, a décidé d'aller là-haut.

Brigitte, à 35 ans, est une alpiniste expérimentée. Ingénieur informatique à Genève, elle a à son actif de nombreuses courses dans les Alpes, mais aussi en Alaska et en Himalaya, où elle a atteint le Camp III de l'Everest. Elle est allée là-bas avec Jean-Pierre Bernard, guide haut-savoyard avec qui elle a réussi le Shisha Pangma, le plus petit des 8 000 mètres (8 013 mètres exactement) au Tibet sans porteurs ni oxygène.

Brigitte programme l'épaule Est de la Dent d'Hérens avec quelques amis ou relations : François Besençon, Bertrand Reich, de Genève également, Bernard Bernet, de Modane, et Fulvio Fresia, de Paris. Avec Jean-Pierre ils sont 6, certains connaissent bien la montagne et sont très expérimentés. D'autres, comme François et Bertrand, sont moins « pointus » mais tous sont très sportifs.

Si la course ne présente pas de grosses difficultés techniques, elle est tout de même classée « 3.3<sup>1</sup> » c'est-à-dire à la limite supérieure de ce qui reste du « ski de randonnée », et juste avant ce qui devient du « ski-alpinisme ». Elle exige une bonne forme physique permettant de gravir 800 mètres de dénivelée sur une longueur d'une dizaine de kilomètres le premier jour, et 1 300 mètres le second jour, sur le glacier de la tête de Valpelline et la partie haute du Glacier Grandes

---

<sup>1</sup> L'échelle monte jusqu'à 5.7. Le premier chiffre figure la difficulté générale de la course, le second la difficulté liée à l'état de la neige.

Murailles. C'est également une montée exigeante par son altitude : une arrivée à 4000 mètres où l'oxygène commence à se raréfier, où le souffle devient court et les jambes plus pesantes. Il faut en conséquence être bien entraîné et en forme pour remonter ces 2 057 mètres de dénivelée au total : ils le sont.

Ils sont partis le samedi 30 mars 1996, période propice à une neige de qualité. Cette fin d'hiver devrait leur permettre de trouver les crevasses du Glacier Grandes Murailles bien bouchées, et les ponts de neige les surmontant suffisamment solides pour supporter sans problème le passage des skieurs. Inutile dans ces conditions de s'encorder. Des conditions idéales s'annoncent, et la météo est bonne : demain, il fera beau au sommet.

Ils ont laissé la voiture au parking de Place Moulin, à côté du barrage de retenue du lac, qu'ils longent skis aux pieds chaussés des peaux de phoque leur permettant de progresser en montée. Le lac gelé, les falaises où les cascades sont figées par la glace, au-dessus de la forêt recouverte de neige, constituent un décor de carte postale ! En une heure ils arrivent au bout du lac, surmonté par le refuge Prarayer. La vallée s'élargit un peu, dominée par la paroi des Grandes Murailles et le Cervin sur sa gauche. L'endroit appelle la pause casse-croûte !...

L'étape suivante est une longue montée en fond de vallée vers le refuge d'Aoste. La haute montagne est déjà là, dans les faces rocheuses recouvertes de neige, dans ces sommets attirants qui dominent la haute vallée de Bionaz (Valpelline), un des joyaux du Val d'Aoste.

Ils atteignent le refuge Aosta en trois heures, en fin d'après-midi. À 2 788 mètres, accroché sur une terrasse au-dessus du Glacier Tsa de Tsan qui descend de la face Nord de la Tête de Valpelline à 3 798 mètres d'altitude, le refuge Aosta a été endommagé par une tempête, et n'a réouvert qu'un an auparavant, en 1995. C'est un fabuleux belvédère sur la haute vallée. Brigitte et ses compagnons y passent la nuit, à l'abri d'un froid très vif.

Très tôt le dimanche matin, ils prennent un petit déjeuner consistant et s'équipent pour la montée. Ils se répartissent le matériel collectif : Jean-Pierre Bernard dispose de deux émetteurs radio, dont un qu'il confie habituellement à Brigitte, mais pour changer il le donne à un autre membre du groupe. Brigitte hérite de la pharmacie et des provisions du groupe, soit quelques barres chocolatées et quelques tranches de salami. Inutile en effet de se charger de trop de nourriture, puisqu'ils doivent être redescendus dans la vallée assez tôt le soir même. Chacun est en possession d'un ARVA<sup>2</sup>, de crampons et d'un piolet. Jean-Pierre emporte

---

<sup>2</sup> Appareil de Recherche des Victimes d'Avalanche. En position « émission », il émet un signal que les autres possesseurs d'ARVA peuvent recevoir s'ils sélectionnent le mode « réception ». Ils peuvent alors localiser avec précision la source de l'émission sous la neige en cas d'avalanche.

aussi deux cordes, dont une qu'il confie à un autre randonneur. En outre, chacun a enfilé son baudrier pour anticiper les risques de chutes en crevasse nécessitant l'encordement pour hisser la victime éventuelle.

Du refuge Aosta, ils suivent plein Est une succession de combes et replats. L'itinéraire traverse des zones très crevassées, dominées par des séracs. La montée est lente, régulière. Chacun regarde les skis de celui qui précède, s'attachant à monter au même pas. De temps en temps, ils soufflent, relèvent la tête pour admirer le paysage. Le site est grandiose. Brigitte prend des photos, fixant les paysages magnifiques et ses compagnons qui progressent. Elle qui souvent est en tête monte aujourd'hui derrière tout le monde, ne se sentant pas en grande forme. La température est glaciale, et lorsqu'ils arrivent sous la face sud, le vent rend la sensation de froid encore plus vive. La neige est croûtée. Plus haut, dans la partie sommitale les skis ne laisseront que très peu de traces.

Le soleil maintenant inonde le glacier. Ils ont surmonté les séracs du glacier de la tête de Valpelline, débouché sur le glacier des Grandes Murailles. Trois cent mètres sous l'épaule de la Dent d'Hérens Bertrand, fatigué, décide de renoncer et d'attendre les autres à cet endroit pour effectuer la descente avec eux. Les 5 autres continuent. À cinquante mètres de l'épaule Jean-Pierre décide de déchausser et de finir en marchant, handicapé par des peaux de phoque qui collent mal sur ses semelles. Il pose son sac, appuie ses skis dessus, et marche sur une neige dure, gelée en surface par le vent froid.

À l'épaule, le spectacle les récompense des efforts fournis : il fait beau, et malgré le vent froid ils ont la montagne à leurs pieds. L'autre versant plonge brutalement sur 600 mètres, et 2 000 mètres plus bas Breuil-Cervinia est dominé par le Cervin et son arête Ouest... Photos. Jean-Pierre désigne les différents sommets en les identifiant.

Mais Brigitte a froid. Elle demande à redescendre un peu plus à l'abri du vent, près du sac abandonné par Jean-Pierre... Celui-ci, en outre, aide Fulvio à enfiler son surpantalon dont la fermeture fonctionne mal. Aucune crevasse n'est visible à cet endroit. Jean-Pierre lui donne son feu vert.

Brigitte décolle les peaux de phoque de la semelle de ses skis, bloque les fixations en position « descente », assure son sac sur son dos, et repart vers le bas. François, occupé à prendre des photos du paysage, la voit partir du coin de l'œil et amorcer un virage à gauche derrière un mamelon, puis disparaître. Bernard, croit voir sa silhouette habillée de gris et rose disparaître un peu plus bas dans la même direction.

Ils ne s'attardent pas trop : la température incite à ne pas se laisser refroidir et à engager la descente sans tarder. Ils redescendent jusqu'aux skis de Jean-Pierre qui recharge. Brigitte n'est pas là : elle a dû descendre pour rejoindre Bertrand un peu

plus bas. La vue est très dégagée, et ils repartent en se suivant pour les rejoindre. Tu as vu Brigitte ? Interroge Jean-Pierre.

Bertrand n'est pas très sûr, mais ne se souvient pas l'avoir vue. Mais il s'est assoupi un peu, et il est possible qu'elle soit passée pendant ce temps. Et François montre du doigt, 300 mètres plus bas, une silhouette rose et grise qui descend en slalomant vers le refuge Aosta. Ce jour-là, ils étaient seuls sur la montagne, et n'avaient pas rencontré d'autres skieurs. Brigitte est donc plus bas. Et puis elle s'arrête, attend le groupe, repart avant que les premiers ne la rejoignent, s'arrête à nouveau... Il s'agit bien de Brigitte puisqu'elle attend les autres...

Ils repartent. Jean-Pierre, vaguement inquiet du fait de l'incertitude de Bertrand, est rassuré par la silhouette vue de loin. Ils s'attendent, arrivent au refuge Aosta et déchaussent pour rentrer dans la salle commune. Jean-Pierre n'est pas content, parce que Brigitte aurait dû les attendre, et il se propose de lui dire sa façon de penser : descendre toute seule sans prévenir qui que ce soit n'est pas excusable. Là, elle est là, lui tourne le dos... Mais... ce n'est pas elle ! Il s'agit d'un homme, qui porte le même modèle de veste grise et rose.

Cette fois, Jean-Pierre est très inquiet : où est-elle ? En montagne, il n'y a pas de petit incident, et un dysfonctionnement même léger peut avoir des conséquences graves. Il faut prévenir les secours d'urgence : l'absence de Brigitte n'est pas normale. « Tant pis si je me trompe, il vaut mieux appeler pour rien plutôt que prendre le risque d'attendre trop ». Il se précipite sur le téléphone de secours du refuge, mais doit se rendre à l'évidence : il est hors d'usage, batteries à plat. Il attrape sa radio, lance un appel sur les longueurs d'onde requises... Le silence qui lui répond l'oblige à admettre que, dans ce cirque de montagnes, la radio ne passe sans doute pas très bien. Sans hésiter, il ressort, prévient les autres et s'équipe. Il fonce vers le refuge Prarayer, qu'il atteint dans le temps record de 40 minutes, se précipite, expose la situation à la gardienne, Rosanna, qui appelle les secours à la protection civile d'Aoste et explique la situation. À 15 heures, l'Alouette de la protection civile se pose au Prarayer et embarque Jean-Pierre. Le pilote, Sandro Tommasi venait de déposer un skieur blessé à l'hôpital d'Aoste, et a filé au Prarayer sans même se poser à nouveau à la base. Avec Jean-Pierre ils survolent la zone proche de l'épaule, malgré un vent violent qui soulève des volutes de neige gênant la visibilité. La protection civile dispose de plusieurs hélicoptères, dont un très puissant, équipé en outre d'un détecteur d'ARVA extérieur, mais il est en révision. L'appareil piloté par Tommasi résiste moins bien aux bourrasques, et il faut toute la dextérité du pilote pour parvenir à survoler les pentes sous l'épaule. Ils ne peuvent parvenir plus haut en raison du vent.

Ils survolent toute la zone entre l'épaule et la zone où Bernard a cru voir sa silhouette, plutôt sur la gauche, direction qu'elle semble avoir prise d'après le témoignage de François. Interrompus l'espace d'une mission de secours au bénéficiaire d'une autre accidenté, l'hélicoptère revient vers 17 heures, Avec à son

bord Felice Aguetaz, le responsable des secours en Valpelline. Jean-Pierre est resté au refuge Prarayer où l'hélicoptère l'a déposé en redescendant. Ils tournent inlassablement. Ils cherchent aussi du côté du Bivouac Perelli, un abri qui se situe sous la pointe Margherita, c'est-à-dire à peu près dans la direction indiquée par Bernard. Personne.

Les ARVA sont réglés sur « réception », et chacun guette le signal qu'ils pourraient capter s'ils passent à moins de 50 mètres de celui de Brigitte. Silence. Silence désespérant. L'Alouette explore les zones striées de crevasses, mais aucun signe n'est visible ou audible, attestant d'une présence vivante. Il commence à faire plus sombre, et le pilote doit redescendre avant la nuit. Jean-Pierre sait ce que signifie une nuit à 4 000 mètres par moins 30°. Il est désespéré, mais doit se rendre à l'évidence : il faut attendre demain matin.

\*

Frigorifiée dans le vent qui la cingle sur l'épaule d'Hérens, Brigitte admire quelques instants le paysage, mais décide très vite de redescendre un peu en dessous pour tenter de se réchauffer un peu dans une zone un peu plus protégée. Ici, le vent s'engouffre et gagne en force, mais elle sait qu'il suffit de perdre un peu d'altitude sous le col pour être relativement plus à l'abri. La neige croûtée requiert une certaine attention, et elle se concentre sur les virages à effectuer. Elle part, avançant lentement sur une pente très faible. Un virage, deux virages... Elle vise l'endroit où la pente s'accroît un peu en espérant trouver un abri relatif du vent. Encore un virage. Voilà l'endroit où la pente s'accroît un peu... Elle franchit la rupture de pente en virant à gauche en dessous, dérape un peu... et brutalement, le sol se dérobe sous ses skis. Avec une rapidité étonnante, sans souvenir d'une pensée particulière pendant la chute (*Certains disent qu'on voit défiler toute sa vie... Moi, je n'ai rien vu du tout !*), elle se retrouve à plat ventre, couchée sur ce qu'elle pense être, peut-être, un pont de neige intermédiaire.

Elle ouvre doucement les yeux, voit tout de suite du sang sur la neige. Là-haut, à 25 mètres environ, la lumière à travers le trou qu'elle a ouvert en chutant. Secouriste, Brigitte a quelques notions médicales, et passe en revue son corps. Pas de grosse souffrance, mais une douleur diffuse qui lui fait soupçonner d'être blessée au niveau des hanches ou du bassin. Elle tente de s'asseoir, y parvient. Elle peut bouger les pieds. Ça va. Le sang sur la neige, ce n'est qu'une simple éraflure. Ses fixations ont sauté, mais ses skis sont là, reliés à ses pieds par les courroies de sécurité. Elle les pose le long de la paroi de glace. Elle s'assoie sur son sac, de façon à ne pas être en contact direct avec la neige. Elle se met à penser : *les autres vont arriver, ils ont dû me voir tomber...* Elle attend quelques instants, et se met à appeler, à crier pour tenter d'attirer l'attention. Elle raconte :

Je me souviens des consignes : on m'avait dit : en cas de chute dans une crevasse, prépares-toi à aider les secouristes qui viendront te chercher. Chaussés tes

crampons ». J'ai donc chaussé mes crampons. Et puis je me suis demandé si la neige sur laquelle je me trouvais était le fond de la crevasse ou si ce n'était qu'un pont de neige... Par précaution, elle ancre son piolet dans la paroi de glace, le relie par une sangle à son baudrier. Pas facile ! Ici, les parois sont faites de glace bleue, extrêmement dure. Puis elle sort sa couverture de survie, s'enveloppe dedans. La crevasse est juste assez large pour pouvoir rester assise sans toucher aux parois glacées. Sa montre indique 12h30.

Ils vont arriver... Elle regarde souvent le ciel, là-haut, avec l'espoir de voir apparaître un visage dans le trou de neige. Elle a appelé pendant au moins une heure, puis elle a cessé. Elle imagine le cheminement des autres. *S'ils m'avaient vue tomber, ils seraient déjà là... Ils ont peut-être pensé que je suis descendue... Il faut du temps pour qu'ils constatent mon absence. Depuis combien de temps je suis là ? Ils vont arriver. Calme-toi Brigitte. Tout va bien. Tu es entière, consciente, à peine blessée peut être. Ici, il n'y a pas de vent, il fait moins froid que là-haut. Patience ! Écoute... Tu n'entends rien ? Non, c'est une illusion. Mais si : c'est un bruit d'hélicoptère... Ils viennent me chercher ! Quelle heure ? 15h30... Je vais être en bas ce soir.*

L'hélico passe et repasse, et puis plus rien. Quelle heure ? A quelle heure tombe la nuit ? Ils vont revenir, ils cherchent... Dans sa tête, elle passe en revue le contenu de son sac : les vivres de course du groupe —mince, ils ne vont rien avoir à grignoter !— la pharmacie,... sa gourde d'eau...son canif... Une paire de moufles de rechange... L'hélico, à nouveau... qui passe, puis qui s'éloigne. Elle voit maintenant le ciel s'assombrir. Là-haut le froid de la nuit va s'installer. Dans son réduit personnel, les températures, elle le sait, ne vont pas trop chuter. Elle comprend qu'ils ne viendront plus ce soir. La nuit va être longue.

Elle regarde attentivement sa prison de glace, dont elle commence à connaître les détails. Les formes de la neige, la couleur, elle apprivoise doucement son environnement. Et puis... Encore ce bruit d'hélico ! Elle appelle à nouveau, à s'époumoner. Puis se calme, comprenant qu'ils ne peuvent pas l'entendre. La nuit gagne peu à peu. Là-haut, quelques étoiles se sont allumées, et une lune blafarde semble s'être levée.

*Ce n'est rien ce qui t'arrive... Tu te souviens de « La mort suspendue », de Joe Simpson ? Cette aventure extraordinaire dans la Cordillère des Andes, à la « Siula Grande »... Joe Simpson était gravement blessé, et il a tenu très longtemps, pour finalement s'en sortir tout seul puisqu'aucun secours n'était à attendre... Si tu te remuais un peu ?*

Brigitte se tranquillise : elle boit un peu, connaissant les risques de déshydratation en montagne notamment en cas de blessure. Elle prend le soin aussi de remplir sa gourde avec de la neige fraîche pour ne jamais manquer d'eau.

*Et si je mangeais un peu ? Mais non, je n'ai pas faim. Bouger les doigts de pieds, ne pas laisser le froid les engourdir... ; Et puis, c'est bon signe si je peux les bouger : je les sens, ils ne sont pas encore gelés.*

Elle se prépare pour la nuit qui vient. Son ARVA ? L'arrêter pour la nuit ? Non, on ne sait pas. *Mon ARVA, c'est la vie...* Il faut le protéger du froid qui use prématurément les batteries, et elle le fixe à même la peau, sous ses vêtements. Et la nuit tombe.

\*

Felice Aguetta s'est fait déposer vers 19 heures avec 12 autres guides par deux hélicoptères Alouette en-dessous de l'épaule Est de la Dent d'Hérens, parce que le vent a empêché les hélicoptères de déposer plus haut. Puis ils sont repartis dans le noir. À la dépose, les ARVA sont débranchés. Un des guides présents, Giuliano Trucco, du Breuil, croit entendre très faiblement le « bip-bip » caractéristique d'un ARVA dans ses écouteurs. Un bruit lointain, mélangé au vent, il prête attention... *Non, j'ai du rêve, il n'y a rien...* ils descendent, plutôt vers la gauche.

Ce glacier, Felice le connaît comme sa poche. Et il sait aussi que chaque minute compte par de telles températures et le vent qui ne faiblit pas. Très vite, ils s'organisent. Ils se sont encordés par trois et ils descendent un peu, dans la direction où Bernard a vu Brigitte disparaître. Le premier quartier de la Lune éclaire trop faiblement, et ils ont allumé leurs frontales. Méthodiquement, ils descendent en ratissant le glacier, ARVA en position « réception ». Ils s'approchent lentement de chaque crevasse.

Il en a connu des secours, Felice. Lorsqu'il évoque ces gens qu'il a contribué à sauver, et tous ceux aussi pour qui il est arrivé trop tard, ses yeux sont souvent embués de larmes. On ne se vaccine pas contre l'émotion ni l'humanité. Cette fois encore, il espère retrouver Brigitte rapidement, et avec ses compagnons, ils y mettent tout leur cœur. Bon Dieu, mais elle doit être par là ! Ils s'arrêtent, cherchent à droite, à gauche, descendent encore un peu, recommencent... Entre eux, seuls les mots utiles aux recherches. Et puis... le froid gagne encore. Il fait maintenant moins 30° ou moins 35°. Plusieurs d'entre eux commencent à montrer des signes de gelures aux doigts malgré les gants de soie et les grosses moufles par dessus. Il faut redescendre. Felice est silencieux et grave. Il sait que la météo n'est pas très bonne pour demain. À 1 heure du matin, ils arrivent au refuge Prarayer.

\*

Dans sa prison de glace, Brigitte somnole par moments, toujours assise sur son sac et entourée de sa couverture de survie. Elle regrette d'avoir laissé au refuge Aosta sa frontale qui à ce moment là lui paraissait un poids inutile. Impossible même de regarder les heures passer, sa montre n'ayant pas d'éclairage. Dès les premières lueurs du jour, les flocons qui tombent par moments jusqu'à elle lui montrent que

le temps s'est dégradé. Les bourrasques redoublent, et elle comprend très vite que personne ne viendra la chercher dans ces conditions. Elle boit régulièrement, continue à se rationner. De temps en temps des paquets de neige tombent jusqu'à elle, poussés par le vent. Elle s'interroge : *Vais-je être ensevelie ?* Si les conditions ne s'améliorent pas, ce n'est pas impossible... Comment faire ? *Repousser au fur et à mesure la neige qui tombe. Défendre mon espace vital.*

*Ah ! Nous sommes aujourd'hui lundi, et ce matin c'est le passage à l'heure d'été. Je dois régler tous les ordinateurs de la banque pour en tenir compte... Mais je ne vais pas pouvoir le faire. Ils doivent me maudire là-bas ! Mince !*

Le temps s'écoule lentement, ponctué par des moments de déprime, dont elle sort en se remémorant tout ce qu'elle a fait en montagne : les courses couronnées de succès, les fois où il a fallu renoncer à cause de la météo, ou de la fatigue, ou de celle du copain de cordée. Toutes ces images... *Les joies quand on arrive au sommet, ces paysages somptueux après les efforts, les doutes parfois, la fatigue balayée d'un seul coup par l'impression d'être seul au monde à la jonction de la terre et du ciel.*

*Jean-Pierre va venir : ça, c'est une certitude. Il ne renoncera pas : je sais qu'il ne renoncera pas. Et les secours du Val d'Aoste non plus ne renonceront pas. Il faut que je tienne, que je sois prête lorsqu'ils arriveront.*

Toujours assise sur son sac, elle souffre peu, mais elle a maintenant conscience d'avoir quelque chose de cassé, peut-être le bassin ? Lorsqu'elle essaie de se lever, pour combattre l'ankylose, elle ressent alors une douleur plus vive. Inventaire du contenu de la pharmacie : morphine, Viscéralgine...

*Va pour la Viscéralgine, ça devrait me soulager. La morphine, c'est plus difficile à injecter : il faut une intraveineuse. Et puis comment vais-je réagir à la morphine ? Vais-je sombrer dans une semi conscience ? J'ai besoin de toute ma tête. Je la garde pour plus tard, si les choses s'aggravent*

Elle ignore que la Viscéralgine n'est pas adaptée à ses blessures et à ses douleurs, mais qu'importe ?

S'organiser pour pratiquer une piqûre intramusculaire, cela prend du temps au fond d'une crevasse. Et justement du temps, elle n'en manque pas : chaque petite action est un consommateur de temps bienvenu. Faire durer chaque geste, chaque pensée, en suivre les évolutions, échafauder des hypothèses, pousser les raisonnements dans leurs moindres retranchements. *Oh ! Là-haut ! Ce n'est pas encore fini de m'envoyer des paquets de neige ?*

Le temps s'écoule lentement. *Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf... dix... vingt... cinquante... soixante... Tiens, voilà une minute de passée.*



*Pas mal, la Viscéralgine. J'ai un peu moins mal. Tiens, maintenant, je vais compter jusqu'à 100 avant de décider si je mange une barre de céréales. Et puis non, je n'ai toujours pas faim. Si la tempête dure, il vaut mieux la garder pour plus tard, parce qu'ils ne viendront pas tant que ça soufflera comme ça. Une moitié, je peux en manger une moitié quand même, ça m'aidera à lutter contre le froid. Brigitte pense à ses parents, à ses amis, ses proches, ses amours. Elle se revoit encore et encore dans cette vie intense qu'elle a vécue en montagne. Elle somnole un peu... Ce bruit, c'est un hélico ? Impossible avec ce temps, ce doit être un avion qui passe là-haut...*

*Quelle heure est-il ? Tiens encore une minute de passée.*

*Repousser la neige qui tombe toujours, mais pour le moment elle ne menace pas de me recouvrir. La météo... tu te souviens de la météo ? Pas encourageante pour les jours qui viennent.*

Au fond du sac, dans une boîte en plastique, les vivres collectifs, qui contiennent le casse-croûte pour tout le groupe : quelques barres de céréales, du saucisson, du chocolat. Mais Brigitte n'y pense pas. Elle n'a toujours pas faim.

Froid ? Un peu, oui, elle frissonne, mais on s'habitue. Son corps réagit bien. Il se régule, et pour un peu elle penserait qu'elle se met en état d'hibernation, et cette perspective la fait sourire. *Frissonner, c'est bon signe, cela prouve que mon corps réagit contre le froid. Bouge tes orteils, n'arrête pas. Quelle heure est-il ?*

Encore ce bruit de moteur, mais impossible de savoir si c'est pour elle... Là-haut, dans leur avion, des passagers passent peut-être en regardant en bas, et admirent les montagnes enneigées ou du moins les sommets qui dépassent peut-être des nuages, parce qu'ici, c'est la purée de pois !

Et si personne ne venait plus la chercher ? S'ils la croient morte ? 24 heures la nuit à 4 000 mètres en hiver, sans sac de bivouac, sans duvet, on n'y survit pas souvent... Mais le glacier qui l'emprisonne constitue aussi une sorte de protection, la mettant à l'abri du vent et de la neige qui sévissent en haut. Pourtant, il ne faudrait pas que ça dure trop longtemps !

*Combien de temps vais-je tenir ? Combien de temps avant de mourir ? Je pourrais mourir ici, dans ma prison de glace, seule ? Triste perspective... mais non : ils vont venir, j'en suis sûr. En montagne, on ne renonce pas si facilement à retrouver quelqu'un. Ils vont attendre la fin de la tempête... Il faut que je tienne, disons 8 jours ? Je décide de tenir. Et puis après, advienne que pourra ! Quelle heure est-il ? Comme le temps s'écoule lentement !*

Elle boit, remplit sa gourde de neige pour compenser l'eau soustraite, avale la seconde moitié de sa barre de céréales. Le moral monte et descend. Et puis elle

sourit : elle vient de penser que quand même, quitte à passer tout ce temps dans ce salon privé, ce serait mieux d'être deux !

Et la seconde nuit arrive, plongeant à nouveau sa prison dans le noir. A nouveau le temps ne s'écoule qu'avec une lenteur invraisemblable. Somnoler un peu ? Oui, mais attention : rester bien assise sur le sac, ne pas tomber sur la neige ou la paroi de glace, continuer à pousser la neige qui tombe toujours, *bouger les doigts de pieds, bouges tes doigts de pieds. Quelle heure est-il ? Impossible de savoir : il me faudrait un peu de jour, un peu de lune, mais rien, le noir total.*

Brigitte passe là les heures les plus longues de sa vie. Et puis, comme une délivrance, le jour blafard revient, lui permettant de deviner l'heure, repère de son attente qui se prolonge et se prolonge encore. Ses gants sont trempés à force de chasser la neige qui la recouvrait lentement et de remplir sa gourde avec de la neige fraîche pour compenser l'eau qu'elle boit régulièrement. *Tiens, elle ne tombe plus si fort...* Le froid gagne ses mains mouillées. *Changes de gants : tu as des moufles de rechange...* *Garde tes mains au chaud, il n'y a pas que les doigts de pieds qui peuvent geler.* Elle sort ses moufles de sonsac à dos, enlève ses gants mouillés et les pose soigneusement à côté d'elle : *je m'en servirais pour prendre la neige.* Une nouvelle journée d'attente commence

\*

Jean-Pierre Bernard est resté dormir au refuge Prarayer. Felice Aguetaz est passé le prendre et ils sont repartis, malgré le mauvais temps. Ils ont réussi à remonter à 4 000 mètres, ballottés dans tous les sens. Ils cherchent aussi sur le versant Zermatt, sur le glacier du Mont Tabel, en pensant qu'elle aurait pu se tromper et s'engager sur ce versant par un couloir, et ne pas pouvoir remonter ensuite. Le pilote a toutes les peines du monde à remonter pour repasser sur le versant Valpelline, mais il s'acharne à tenir l'hélico dans les bourrasques. Ils explorent la zone de crevasses et de séracs qu'ils ont contournée à la montée. « On était portes ouvertes, ARVA dehors », se souvient Jean-Pierre. Et puis la neige recommence à tomber... Il faut à nouveau renoncer.

Dans une dernière tentative pour tenir dans le vent, le pilote fait tourner l'hélicoptère à 180°, et à ce moment-là dans une éclaircie providentielle Jean-Pierre aperçoit la ligne d'une crevasse juste sous l'épaule. Il se tourne vers Felice : « Déposez-moi là avec mes skis ! Je suis sûr qu'elle est là. Je connais Brigitte : au fond je suis persuadé qu'elle ne serait pas descendue plus bas sans nous attendre ». Mais Felice refuse : « Impossible de te déposer là tout seul ! ». Son attitude est normale : il faut tout faire pour secourir les personnes en difficulté, mais ne pas trop exposer la vie des secouristes. Or, déposer Jean-Pierre seul dans le mauvais temps redoublant à 4 000 mètres aurait été contre toutes les règles de sécurité.

Ils redescendent. Au centre opérationnel d'Aoste, Felice prend une carte très précise où l'on voit la ligne de la crevasse aperçue par Jean-Pierre, qui affirme à nouveau : « je suis sûr qu'elle est là ! ». Mais la météo est très mauvaise : impossible de remonter. Jean-Pierre rentre chez lui pour tenter de se reposer, et prend contact avec les guides de Zermatt au cas où une éclaircie se dessinerait du côté suisse. Il s'assure aussi que l'hôpital de Chamonix, qui possédait un service spécialisé avant qu'il ne soit récemment fermé, pourrait accueillir Brigitte en urgence au cas où elle serait victime de graves gelures. « J'avais des doutes très sérieux sur ses chances de survie, mais je ne voulais rien négliger, et tout préparer au cas où nous la retrouverions à temps ».

Une nouvelle nuit arrive. La météo est toujours mauvaise.

\*

À la DZ<sup>3</sup>, on guette le moindre signe d'éclaircie. Felice est remonté à Valpelline, mais il a très peu dormi. Et puis, premier signe encourageant, on annonce une éclaircie possible d'ici une heure. Il appelle Jean-Pierre, qui fonce vers Aoste, mais arrive juste à temps pour voir l'hélico s'envoler. Cette fois, il s'agit du gros hélicoptère, équipé du détecteur d'ARVA et revenu de révision. De Valpelline Felice a aperçu le sommet de la Dent d'Hérens et il a demandé l'hélicoptère d'urgence, et le pilote, hésitant, s'est laissé convaincre. Il parvient à déposer Felice avec deux autres guides de Valpelline, Alberto Cheraz et Paolo Turcotti. Juste avant, ils sont passés au dessus de la crevasse, et le système de l'hélicoptère a accroché l'ARVA de Brigitte. Felice lui aussi est persuadé qu'elle n'a pas pu se diriger vers la gauche, et ils descendent directement vers cette crevasse. Felice s'approche, dégage la neige accumulée pour élargir l'orifice...

« Ah ! les cons ! » est la première phrase de Brigitte qui reçoit sur elle la neige repoussée par Felice. Et puis elle regarde, et elle voit là-haut le visage qui s'encadre dans l'ouverture. Elle crie, elle rit... « Ce visage, je ne l'oublierai jamais ! » Felice lui aussi a les larmes aux yeux lorsqu'il raconte, 14 ans après, sa découverte de Brigitte au fond de la crevasse.

Ensuite, tout va très vite : l'hélicoptère est redescendu chercher du matériel, il a embarqué aussi un médecin et Jean-Pierre Bernard qui a rejoint Felice. Brigitte leur ayant dit qu'elle pensait avoir le bassin fracturé, ils l'ont sortie de la crevasse dans une coquille. Pour se poser, l'hélico a dû passer sur le versant Cervinia, suivre l'arête Est depuis le col du Lion, et déboucher sur l'épaule au dernier moment. Ils embarquent Brigitte in extremis et Jean-Pierre s'accroche au patin de l'hélico, parvenant à monter aussi. Felice et ses compagnons redescendent en skis.

---

<sup>3</sup> Dropping Zone : Base des hélicoptères.

Dans l'hélicoptère, Jean-Pierre Ils rient, ils pleurent, ... Le médecin essaye tant bien que mal dans les secousses violentes de l'hélicoptère chahuté dans le vent de lui planter une aiguille dans le pli du coude pour poser une perfusion. Couchée à l'arrière de l'hélico à même le sol avec le médecin accroupi à côté d'elle, coincé entre elle et les sièges avant). Jean-Pierre à ses pieds enlève ses chaussures : pas une seule gelure... Ils ne peuvent pas se parler à cause du bruit... mais les regards et les gestes en disent long.

Quatorze ans après, Jean-Pierre Bernard relève l'accumulation de détails qui ont conduit à l'accident : la radio donnée à quelqu'un d'autre, le froid ressenti par Brigitte, les peaux de phoques de Jean-Pierre qui ne collaient pas, le surpantalon de Fulvio qui se coince, le skieur (qui avait dormi au bivouac Perelli) habillé avec les mêmes vêtements que Brigitte, l'hélico le mieux adapté qui est en révision Bertrand qui s'est arrêté en cours d'ascension rendant vraisemblable que Brigitte soit descendue le rejoindre...

Quelques jours plus tard, il constatera que des cheveux blancs sont subitement apparus sur ses tempes. Il n'aura pas de mots assez louangeurs à l'adresse de Felice, « extraordinaire Felice, qui m'a soutenu, encouragé, compris, écouté... Il m'a accompagné chez les gendarmes où nous devions déclarer Brigitte décédée pour d'obscures raisons de législation étrangère ». Être contraint de faire une déclaration de décès au moment où toutes les pensées sont tournées vers l'espoir que Brigitte était vivante, il y a de quoi se faire des cheveux blancs !

Brigitte présentait 3 fractures : deux du bassin, une du sacrum. Aussitôt rétablie, elle a rassemblé tous ses sauveteurs au cours d'un grand repas.

Trois mois après, 13 juillet 1996 elle monte à la Cabane du Mountet pour accompagner des amis. Le 20 juillet Jean-Pierre l'emmène faire la Dent du Géant... exactement 111 jours après l'accident. Mi-août, elle enchaîne le Mönch et la Jungfrau sur un week-end.

Elle revient régulièrement voir Felice, et elle est retournée à l'épaule de la Dent d'Hérens. Elle continue à pratiquer montagne, randonnée et escalade avec assiduité.